

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

UN SERMON ANGLICAN.

LETTRÉ ÉCRITÉ DE LONDRES AU RÉDACTEUR DE L'UNION CATHOLIQUE
Suite et fin.

Tout s'harmonise dans le Catholicisme, et les pratiques extérieures du culte sont merveilleusement insituées pour procurer à l'âme chrétienne ces pures émotions dont elle est avide. Le chapelain de S. M. la reine est loin de méconnaître cette influence du culte catholique. "Je ne dois pas passer sous silence, dit-il, la profonde impression qu'on fait sur beaucoup d'esprits par la solennité des offices religieux de l'Eglise romaine; un homme du monde observait et il exprimait ainsi les sentiments de beaucoup d'autres, que non seulement les accords des voix et des instrumens, mais la solennité imposante des cérémonies élèvent le caractère de la religion, et lui donnent un air de dignité et de majesté inconnu à toutes les églises réformées.

"Je n'examine pas, continue-t-il, si cette impression est bonne ou mauvaise; je cite seulement ces paroles pour montrer qu'elle est produite, et je constate le fait comme une des causes qui font que le Romanisme gagne du terrain parmi nous. Ces cérémonies peuvent être tournées en ridicule par quelques personnes, quoiqu'il faille avoir le cœur pervers (*radically bad*) pour se permettre de rire d'un acte religieux alors même qu'on ne l'approuve pas: le motif est toujours respectable, si l'action mérite le blâme. Mais que ces cérémonies soient ou non ridicules (ce qui, en vérité, est purement affaire d'opinion), l'impression qu'elles produisent sur les âmes pieuses est profonde....." Que de choses il y aurait encore à dire sur cette sévère condamnation de trois siècles de railleries! Il faut avoir le cœur pervers pour rire de notre culte? Et c'est cependant par le rire que le Protestantisme a éloigné de nous ses enfans! Mais n'admirez-vous pas comme moi, cette singulière hésitation du ministre d'un culte qui, après avoir constaté que l'impression produite par nos cérémonies fait perdre des fidèles à ce culte, n'ose prononcer si c'est une impression bonne ou mauvaise? Pour nous, nous n'éprouvons pas le moindre embarras à la déclarer bonne, de même que nous déclarons mauvaises toutes les séductions qui détachent de notre famille religieuse quelques uns de nos frères. Il n'est pas besoin de longs raisonnemens pour cela; il suffit d'être sincère et conséquent dans sa foi, et de croire, comme nous le croyons, à la magnifique indentité du bon, du beau et du vrai.

L'orateur, poursuivant son analyse des causes du progrès du Catholicisme en Angleterre, en aperçoit une nouvelle, qu'il développe longuement, dans les disputes théologiques et les divisions intestines du Protestantisme lui-même. Bien qu'il ne prononce pas une seule fois le nom de Puseyisme, on reconnaît aisément que pour sa part il est partisan de cette doctrine, sinon dans tous ses détails, au moins pour son esprit général qui est une sorte de réaction contre le libre examen et en faveur de la tradition. Il déclare que, pour l'interprétation de l'Ecriture, on doit s'en rapporter à la pratique traditionnelle des âges primitifs, tout en défendant la perfection de l'Ecriture, et nous ne verrions pas trop en quoi cette doctrine diffère de la nôtre, si le docteur chapelain ne se donnait la peine de nous apprendre "qu'au lieu de faire de cette manière usage de la tradition comme interprète, nous en faisons abus en niant la perfection de l'Ecriture, et en considérant la tradition comme une règle additionnelle de foi d'une autorité égale à celle de l'Ecriture elle-même." La distinction nous paraît probablement peu claire; sans doute M. Farguhar-Nook ne la trouve pas lui-même fort lumineuse, puisque c'est sur son obscurité qu'il appuie toute l'argumentation qui va suivre:—Logiciens plus rigoureux que lui, les latitudinaires, ou partisans du vrai principe protestant, de l'examen libre et individuel, ne comprennent pas mieux que nous cette distinction subtile; ils se font un jeu de briser ces entraves de la tradition des âges primitifs, bien faciles à rompre, en effet, quand il n'y a aucune autorité préposée à leur garde; ils démontrent le cercle vicieux dans lequel tombent ces Protestans, inconséquens à leur principe, qui invoquent encore la tradition, et ils proclament hautement que tradition, autorité, unité de foi, Catholicisme, en un mot, c'est l'Eglise romaine. Or, il arrive souvent qu'effrayés des conséquences de leur principe, qui les mène droit à l'incrédulité, les latitudinaires reconnaissent la nécessité de l'autorité; et alors, ce n'est pas à l'Eglise anglicane qu'ils vont en demander le bienfait: convaincus et repentants, ils accourent se jeter dans les bras de l'Eglise de Rome. Telle est la thèse soutenue par M. Nook, et que je ne fais guère qu'abrégé. "Les convertis du latitudinarisme, dit-il, sont les plus exposés à ce danger, et les Romanistes sont grandement aidés par ceux qui de-

meurent latitudinaires. L'assistance que Rome reçoit par là est très-remarquable. Quant à la doctrine, la prétention des Romanistes est de confondre le Catholicisme avec Romé, et, pour faire triompher cette prétention, ils trouvent de zélés auxiliaires dans les latitudinaires. Ceux-ci prêchent la papisme par l'opposition même qu'ils lui font." Et plus loin: Puisque beaucoup de personnes, qui repousseraient les innovations romaines d'une date relativement moderne, sont disposées à recevoir ce qui est ancien et catholique, il est évident que Rome voit sa cause grandement fortifiée, lorsque des Protestans viennent confirmer ce qu'elle avance, en sorte que ses plus violents adversaires peuvent la confondre avec le Catholicisme. Ici, je constate seulement un fait, je ne défends aucun système de doctrine. C'est un fait, que beaucoup de personnes, à tort ou à raison, sont prêtes à recevoir ce qui est catholique; et si une foule d'individus papistes et protestans, opposés sur tout le reste, s'accordent sur ce point, que Rome et le Catholicisme ne font qu'un, nous ne devons pas être étonnés qu'on finisse par le croire."

Ici se termine la première partie du sermon de M. Nook, consacrée à rendre compte des progrès du Catholicisme, et l'orateur s'écrie: "C'est ainsi que les Papistes sont parvenus à se placer sur un terrain plus avantageux que celui qu'ils ont jamais occupé dans ce pays depuis le temps de la réforme!" Parole solennelle, que nous recueillons avec joie! Vous comprendrez maintenant le mot suivant qui vient de m'être rapporté. Un membre irlandais du parlement, rencontrant dans un salon le prédicateur, lui dit après de vives félicitations sur son allocution récente: "Vous avez seulement oublié une des causes des progrès futurs du Papisme.—Laquelle, s'il vous plaît?—Votre sermon lui-même!," Et l'on ajoute que l'orateur parut fort déconcerté d'avoir prêté jusques-là une oreille complaisante aux éloges que lui décernait son interlocuteur inconnu.

—Au mois d'août 1842, dit l'Univers, l'empereur fit venir dans sa capitale les députés de chaque diocèse catholique, tant du royaume de Pologne que des autres provinces polonaises qui avant le partage de la Pologne constituaient une seule république. Le 4 sept., il les appela à Tzarskpe-Selo, château impérial, et leur tint ce langage:

"Mon intention, en vous appelant à Pétersbourg, est de vous mettre au fait de la manière dont se traitent les affaires de l'Eglise catholique en Russie et de vous faire connaître le collège catholique romain dont je suis parfaitement content. Ne supposez pas que je vous aie fait venir dans ma capitale avec des intentions hostiles à votre religion. Je vois qu'on veut accréditer cette opinion parmi vous. Non, je ne veux en rien nuire à la religion catholique, car je suis moi-même catholique, et bon catholique, grec, il est vrai, mais toujours catholique attaché de cœur et d'âme à la religion dans laquelle je suis né; je serais également attaché à la religion latine si j'étais né dans son sein. Mes intentions envers la religion et l'Eglise catholiques sont pures. Je vois très-bien jusqu'où s'étend mon pouvoir souverain et jusqu'où peut aller le gouvernement sans nuire à votre religion. Je ne veux absolument rien de ce qui pourrait faire tort à la religion catholique; mais je veux et j'ai voulu toujours cette obéissance et cette soumission que les sujets doivent à leur souverain, et je dois l'exiger d'autant plus, que Dieu lui-même vous le commande, lui à qui je rendrai un jour compte du bonheur des peuples qui me sont confiés. Cela vous est aussi ordonné par le chef de votre Eglise. Oui, vous ne devez pas ignorer que le pape exige que vous soyez obéissans et soumis à votre souverain. Le pape est mon ami; mais je regrette beaucoup que le Saint-Siège écoute trop facilement des rapports hostiles et mensongers sur les affaires de l'Eglise catholique romaine dans mes Etats. La dernière Allocution avec tout son Exposé est fondée sur de pareils rapports. Je sais qui en est l'auteur. Je connais cette personne. Je pourrais l'écraser; mais cela est au-dessous de ma dignité impériale et royale. Par cette voie, le pape ne fera jamais rien avec moi; il aurait dû à chaque occasion s'adresser directement à moi.

"Je ne veux pas qu'on réfute cet Exposé par des écrits publics, ce qui serait déroger à ma dignité; j'y ai fait répondre par une simple lettre.

"Soyez obéissans à votre souverain; car c'est à cette seule condition que je suis et serai toujours le protecteur de votre Eglise. Je le répète encore, si le clergé m'est soumis, il peut être sûr de mon entière protection, et je serai tout pour vous. L'Eglise catholique aurait croulé depuis long-tem-

dans mes Etats, si je ne l'avais puissamment protégée jusqu'à présent : car sachez que l'Eglise catholique de Pologne doit craindre, non le gouvernement, mais son propre clergé. Vous avez parmi vous tant de mauvais prêtres, qu'on n'en peut pas parler sans horreur. Il y a deux extrêmes pour vous : l'indifférence et le fanatisme ; le fanatisme non religieux, mais politique. Sous le manteau de la religion, ils veulent couvrir leur désobéissance et leur opposition. Protecteur de l'Eglise, je dois veiller sur la conduite des évêques et de tout le clergé. Je punirai sévèrement les mauvais prêtres et tous ceux qui manqueront à leur devoir, car je suis responsable de leur conduite. Je sais bien ce qu'exigent de vous les lois ecclésiastiques, et je veux qu'elles soient strictement observées. Je sais que l'enseignement religieux, bien dirigé, est le moyen le plus efficace pour former de bons prêtres. Je veux que cet enseignement soit avant tout catholique, mais je veux aussi qu'il soit monarchique. Je veux qu'on forme de bons prêtres, mais je veux aussi qu'on forme des sujets soumis et fidèles. Oui, que l'enseignement des prêtres soit catholique, mais non jésuitique, comme en Gallicie ou comme celui des Rédemptoristes. Je dis franchement que je déteste les Jésuites, et que, si mon illustre prédécesseur Alexandre ne les eût éloignés de l'empire, je leur en aurais montré le chemin. Je regrette infiniment que vous soyez arrivés au moment de la mort du métropolitain Pawloski : sa mort est une perte irréparable pour l'Eglise et l'empire, et moi j'ai perdu en lui un véritable ami. Vous savez sans doute que j'ai fait transférer l'Académie ecclésiastique de Wilna à Pétersbourg, uniquement pour la placer sous la surveillance immédiate et sous les auspices du défunt métropolitain, car elle ne pouvait rester à Wilna. J'ai de justes motifs pour être mécontent de la direction qu'elle a reçue jusqu'à présent. La tendance était nuisible. La mort du métropolitain a dérangé mes projets, et je suis dans le plus grand embarras et presque au désespoir, car je ne connais personne dans l'empire, et autant que je connais les évêques, je ne connais personne dans le royaume pour le remplacer dignement.

L'auteur de l'ouvrage intitulé : *Persécutions et souffrances de l'Eglise catholique en Russie* a publié la lettre suivante, à l'occasion de ce discours :

"Je viens de lire dans *l'Univers* une allocution que S. M. impériale de toutes les Russies aurait adressée, au mois d'août dernier, aux députés de tous les diocèses catholiques, qu'elle avait convoqués autour de son auguste personne.

"Sans m'occuper ici de l'authenticité, ni de la parfaite exactitude de ce discours, je ne m'arrêterai qu'à ce qui paraît me concerner personnellement, dans l'épithète de *mensongers* dont la bouche impériale qualifie les rapports faits au Saint-Siège, sur l'état d'oppression et de persécution que souffre l'Eglise catholique en Russie. Je croyais avoir appuyé de documens incontestables, et jusqu'ici incontestés, ce que j'ai eu devoir révéler de cette situation, surtout en ce qui concerne d'une part les détestables manœuvres employées pendant dix années pour préparer et pour consommer enfin la défection de trois évêques catholiques, suivie de l'apostasie forcée de deux à trois millions d'âmes composant leur malheureux troupeau ; et de l'autre, l'avilissement, porté jusqu'à l'état de *schisme matériel* de l'Eglise catholique-latine en Russie ; et je saisis cette occasion de faire connaître que, par mes soins, la série des documens en question, en langue russe, se trouvent déposés aux archives romaines, afin de pouvoir être produits, en cas de dénégation de leur authenticité, par la légation de Russie ; cas assez facile à prévoir.

"Si je me suis refusé à l'honneur d'apposer mon nom à un ouvrage auquel l'empereur semble attribuer une part plus ou moins grande à l'Allocution pontificale qui, en effet, a suivi d'assez près l'apparition de l'ouvrage, les motifs de cette réserve étaient puisés dans un ordre de considérations fort élevées au-dessus de celles de ma sûreté personnelle. Si, d'ailleurs, l'empereur Nicolas connaît réellement l'auteur de cet ouvrage, il sait que cet auteur, qui n'a et ne peut avoir aucun sujet d'animosité, ni contre sa personne, qu'il honore à cause de ses grandes qualités non moins que de sa haute dignité, ni contre son empire, ne saurait se laisser effrayer de la menace de l'écraser, si son éminente position pouvait lui permettre un pareil acte de vengeance. Français, domicilié dans ma patrie, je me sais parfaitement à couvert des effets de l'indignation d'un souverain étranger et quand, d'ailleurs, le bras impérial serait aussi long qu'il est quelquefois pesant pour ses sujets, je ne me croirais nullement à plaindre, si je pouvais être appelé à signer de mon sang la rigoureuse vérité des faits et des choses que mon livre a signalés."

CORRESPONDANCE.

M. L'EDITEUR,

C'en est fait de vous, c'en est fait de votre papier ! Que dis-je ? C'en est fait de la religion catholique ! M. T. a fait imprimer une monstrueuse Genille, dans laquelle il prouve que les catholiques ont morcelé les Commandemens de Dieu. Quelle force de génie n'a-t-il pas fallu à cet homme pour faire une telle découverte ; mais par malheur pour lui il y a longtemps qu'on a répondu à ces objections, et M. T. devient semblable au fameux Rolland qui employa la force de ses bras pour arracher de terre des arbres qui n'y tenaient pas. Voyons ce que M. Lingard écrivait à l'évêque Durham, en 1806.

"..... Mais le prélat non content d'accuser les Catholiques d'idolâtrie, leur a imputé un autre crime plus noir encore, il nous a reproché d'avoir supprimé le second commandement, dans nos livres religieux, pour

"dérober aux yeux du vulgaire l'impieeté de nos pratiques ; heureusement l'absurdité de l'accusation porte avec elle sa réfutation. L'évêque de Durham croit-il et même son champion Elie que les catholiques soient assez insensés pour s'imaginer qu'ils éviteraient le crime d'idolâtrie en supprimant le commandement qui le défend ? Mais quelle preuve le prélat donne-t-il à l'appui de son assertion, aucune si ce n'est sa parole. En réponse l'auteur des Remarques nie cette odieuse calomnie et en appelle à la justice de tous ses lecteurs qui voudront prendre la peine d'ouvrir un catéchisme catholique, un livre de prières catholiques, ou une bible catholique." Mais comme la citation serait trop longue je conseillerais à M. T. d'augmenter sa bibliothèque, des *Mélanges de controverses religieuses avec l'évêque de Durham* par le révd. Dr. John Lingard et aussi d'un ouvrage de Charles Butler contre Sir Robert Southey, communément appelé en anglais, *The book of the Roman Catholic Church*, auquel on a donné le nom de *l'Eglise Romaine*, dans la traduction française de 1826. Hélas, ce cher M. T. est si neuf, si nouveau, si jeune en théologie, qu'il n'est pas étonnant qu'il n'ait pas lu ces livres, et qu'il n'en ait pas meublés sa bibliothèque !

Quant à son accusation que nous adorons des images, c'est une chose si vieille, que les objections et les réfutations en sont usées, et ce serait ennuyer son monde que d'y répondre, mais pourtant comme M. T. est un homme qui a l'idolâtrie en abomination, nous lui verrons bientôt porter un placet contre Dieu, parcequ'il a ordonné de mettre des chérubins sur l'arche d'alliance, et de construire un serpent d'airain dans le désert. Et pour comble de crime, ceux qui se prosternaient devant cette image étaient guéris. Quelle idolâtrie ! et c'est Dieu, qui en était coupable !!! mais ce qui est pire les protestans n'échapperont pas non plus aux reproches de M. T. Voyons Lingard un peu plus haut que le texte précité..... " Si après cela, il (l'évêque Durham) est toujours convaincu qu'il y a de l'idolâtrie à porter les images en procession, qu'il accuse Josué d'idolâtrie pour avoir fait porter l'arche en procession à travers le Jourdain, et David pour avoir dansé devant elle en procession à son entrée dans Jérusalem ; qu'il traite le maire de New-Castle d'idolâtrie toutes les fois que sa masse est portée devant lui ; les francs-maçons d'idolâtres quand ils portent publiquement leurs emblèmes mystérieux ; le roi, les pairs, les communes de la Grande-Bretagne d'idolâtres quand ils décrètent en l'honneur des morts illustres une pompe funèbre nationale. En réalité les images portées en procession n'ont pas plus à faire à la croyance catholique que celle qu'on a portées à l'enterrement de Lord Nelson, avec les trente-neuf articles.... Un seul Dieu tu adoreras : cela veut dire, dit M. T. ; Tu adoreras des images ; il entend si bien le Français, le savant monsieur !

Nous voyons dans l'Evangile du premier dimanche du carême que le diable tenta Jésus-Christ et qu'il le transporta sur le Pinnacle du temple, et sur une haute montagne, lui expliquant l'Ecriture sainte à sa manière, (comme pourrait faire M. T.). Il est dit que J. C. confondit le diable, mais il ne le convertit point ; ainsi gare à M. T. qui restera toujours ce qu'il est, rusé et inventif.

BULLETIN.

Samedi dernier, jour de l'Annonciation, Mgr. ouvrit le noviciat des Sœurs de la Charité, et donna l'habit à sept novices, qui vont former les commencemens de cet utile établissement. Comme tout le monde le sait, on attendait de Paris dès l'automne dernier des Sœurs de la Charité destinées à fonder une colonie à Montréal. Au commencement de l'hiver, le R. P. Timon, Lazariste, délégué de la maison de France pour la fondation de l'ordre en cette ville, écrivit à Monseigneur que le gouvernement français ayant demandé et obtenu une colonie de vingt-cinq sœurs pour l'Algérie, et le souverain pontife en ayant voulu une autre pour la ville de Rome, ce double établissement mettait la communauté de Paris dans une grande disette de sujets disponibles, et que pour ce moment elle se trouvait dans l'impossibilité de satisfaire aux besoins et aux demandes du Canada. Dans cette fâcheuse circonstance, Monseigneur crut ne pas devoir reculer devant les difficultés et renoncer à une œuvre commencée, impatiemment attendue et devenue depuis longtemps une nécessité pour cette ville et le pays. Il fit à Paris de nouvelles instances, pour obtenir au moins deux Sœurs de Charité qui formeraient des novices canadiennes ; mais dans l'incertitude où il est de pouvoir les obtenir et vu l'urgence de poursuivre à l'instant l'institution commencée, il vient de faire le choix de sept filles recommandables auxquelles il a donné l'habit et les règles des filles de St. Vincent de Paul, s'en remettant pour le succès de cette entreprise toute providentielle à la protection de Dieu et aux prières des fidèles. De semblables établissemens, formés de la même manière et dans le même but existent depuis longtemps aux Etats-Unis, et paraissent répondre parfaitement à l'attente générale. La plupart des établissemens religieux de ce pays n'ont pas eu d'autres commencemens ; et la providence qui s'est montrée si bienveillante et si merveilleusement protectrice pour notre Canada, à toutes les époques, ne nous abandonnera

pas dans une occasion où tous les desseins et tous les vœux sont pour sa gloire, n'ont d'autres motifs que Dieu et la charité. D'ailleurs la situation actuelle ne sera probablement que transitoire, et nous pourrions obtenir plus tard des secours dont d'impérieuses nécessités et des circonstances imprévues et indépendantes de toute volonté nous privent pour le moment.

L'espoir un moment conçu de voir à Montréal Sir Chs. Metcalfe ne s'est point réalisé. Sans doute que Son Excellence aura voulu se rendre tout d'abord, comme il convenait en effet, auprès de son prédécesseur et lui réserver sa première visite en Canada. Sans prétendre présumer trop de l'avenir, nous avons toutes raisons possibles de bien augurer de l'administration future du gouverneur qui nous arrive. Les témoignages les plus favorables et les plus universels nous viennent de toutes parts en sa faveur, et ses antécédens surtout sont des plus rassurans pour l'avenir de cette colonie. Quant aux inquiétudes que pouvait laisser la possibilité, de la part de Sir Chs. Metcalfe, d'un caractère et d'un vouloir contraires à ceux de l'excellent Sir Chs. Bagot, nous avons pour les dissiper la certitude que le ministère, et lord Stanley lui-même, a complètement approuvé l'administration de ce dernier, qu'elle fut le résultat des instructions ministérielles, et que de semblables instructions sont données à notre nouveau gouverneur. Ainsi son caractère personnel, sa généreuse conduite dans ses gouvernemens antérieurs, l'exemple et les succès de son prédécesseur, les ordres du cabinet de Londres, tout contribue, non seulement à nous rassurer, mais à nous donner une grande confiance dans l'administration de Sir C. Metcalfe. Il ne fallait du reste rien moins que tout cela pour nous consoler de la perte que fait le Canada dans la personne de Sir Chs. Bagot. Sa conduite en ce pays sera pour nous un consolant souvenir, une mémoire bénie, et pour Sir Metcalfe un grand exemple que l'intérêt de l'Angleterre et de la colonie, son honneur et son intérêt personnels, et surtout son cœur lui feront un devoir d'imiter. Notre devoir à nous est de donner maintenant un franc et cordial appui à une administration qui va commencer sous des auspices si favorables. Notre union a fait notre force par le passé : voici plus que jamais le tems de réunir nos efforts dans un même concert de sentimens et d'action pour maintenir la position que nous avons conquise.

Depuis longtems on sent le besoin de bibliothèques paroissiales où toutes les classes, tous les sexes et tous les âges puissent aller chercher des distractions, de l'instruction, de l'édification. Les tems où l'ignorance était en quelque sorte permise, où, du moins, il y avait peu d'inconvéniens à ignorer, sont loin de nous : d'autant plus loin que nous vivons vite à présent, que les lumières, les sciences, l'industrie se propagent avec une rapidité et une universalité jusqu'alors inconnues, et qu'il y a autant de distance entre nous et la génération qui nous a précédés qu'il y en avait entre nos ayeux et les hommes de deux ou trois siècles antérieurs. Il n'est plus possible de nos jours de se contenter de la simplicité antique ; de cette vie modeste et paisible que coulaient nos pères, à l'abri de leur toit champêtre, entre leurs travaux et leurs jours de fêtes, entre l'oubli de la veille et l'insouciance du lendemain. Beaux jours que ceux-là, âge d'or véritable, qui rappelait aux yeux étonnés le charme des tems bibliques et des mœurs patriarcales : où l'on voyait le père de famille, nouveau Jacob, au milieu de ses enfans et de ses serviteurs, vénéré comme un roi, chéri, imité comme un saint ; où l'on contemplait le doux spectacle d'une mère priant à côté de sa fille devant une image de Notre-Dame, redisant à sa famille les leçons du pasteur ; où les entretiens roulaient sur les travaux des champs, sur les saintes vérités de la religion, sur les voyages au pays lointains, récits mille fois répétés dans les longues veillées, transmis de génération en génération, pieuses légendes apportées par les ayeux du beaux pays de France, et qui empruntaient un nouveau charme de cette successive et fidèle tradition ; où l'ambition de chacun se bornait à posséder le vivre et le couvert, au superflu d'une place à la table et au foyer pour l'amour de la famille, pour le voyageur, pour le pauvre mendiant. Alors on ne connaissait pas ces besoins du luxe et de la richesse, les privations et la misère qui en sont les tristes fruits, les spéculations ruineuses, les procès, les soucis, les troubles, les fourberies, tous les vices et tous les malheurs qui sont venus s'abattre depuis sur notre chère patrie. Oui, c'étaient de beaux jours que les jours d'autrefois ; mais ils sont passés et passés sans retour. Cependant tout n'est pas perdu : Dieu nous a donné

d'autres biens pour nous consoler de la perte des autres, et le désespoir est loin de nous. Nous n'avons pas cette vie calme, ce bonheur tranquille, ce repos séculaire de nos ayeux ; la vie que Dieu nous a faite est une vie laborieuse et toute de combats : il nous faut gagner le pain qui nous nourrit et conquérir nos titres au repos. Cette part est assez belle, assez glorieuse pour chasser le regret. Mais cette part est faite à tous, et chacun de nous dans ce siècle doit devenir soldat pour combattre ses combats. Personne ne saurait sans danger demeurer oisif et stationnaire dans un tems d'activité et de progrès qui entraîne hommes et choses dans sa course précipitée ; les retardataires seraient infailliblement perdus. Que notre époque soit ou non louable ou désastreuse, que sa tendance ait ou non des conditions de succès, que cette activité dévorante soit chose bonne ou mauvaise ; peu importe, voilà ce qui est ; on ne peut remplacer le présent par le passé, et il faut être de son siècle, marcher avec son siècle, si l'on n'en veut être l'enfant perdu et abandonné. Or, à aucune époque de notre histoire l'instruction ne fut plus populaire et plus indispensable. L'ignorance est un déshonneur et presque un crime aux yeux de la civilisation actuelle : les progrès de l'éducation chez quelques peuples, chez certaines classes de la société ont imposé aux autres, non plus la convenance, mais le devoir, mais la nécessité de les suivre dans la voie des connaissances et de l'instruction. L'intérêt social des peuples, l'intérêt propre de chacun le commande ; cette vérité est maintenant reconnue et incontestée. Nous avons besoin de connaître et d'étudier notre religion, nos lois, nos droits civils et politiques, notre histoire, notre langue, les événemens, les faits, les découvertes, les inventions et les progrès de l'industrie, les améliorations et les réformes dans l'exploitation des terres, dans les modes d'agriculture, etc., etc., parce que dans tout cela notre bien-être moral et matériel, notre existence comme peuple et comme citoyens, notre vie toute entière est souverainement intéressée. Et la lecture, une lecture sage et bien dirigée peut seule nous initier à ces connaissances devenues plus que jamais une nécessité pour nous. D'ailleurs quel emploi plus utile et plus honorable pouvons nous faire de nos loisirs que celui de l'étude et de la lecture ? N'est-ce pas en même tems le plus noble et le plus attrayant de tous les amusemens que celui qui orne l'esprit et enrichit le cœur en même tems qu'il délasse des soins et de l'accablement des affaires et des travaux de chaque jour ? Ainsi, propager l'instruction et l'amour de la lecture jusque dans nos campagnes les plus reculées ; favoriser les plus utiles et les plus légitimes penchans de l'homme ; donner à tous nos concitoyens des moyens faciles et économiques de s'instruire, d'étudier les richesses et les ressources qui sont à leur disposition, et leur ménager en même tems des plaisirs et des distractions : voilà le but que nous nous proposons, et voici le moyen de l'atteindre heureusement.

Ce moyen est celui d'une bibliothèque paroissiale. Il en existe déjà dans plusieurs localités, et notamment à l'Assomption, à St. Roch de l'Achigan, aux Cèdres, où grâce au zèle de MM. les Curés, cette utile entreprise a rencontré un encouragement et un succès mérités. La bibliothèque de l'Assomption renferme déjà cinq à six cents volumes du meilleur choix : Ouvrages religieux, scientifiques, littéraires, industriels, historiques, etc., que chaque abonné peut se procurer pour la somme annuelle la plus minime, 30 sous ; et cette bibliothèque compte trois à quatre cents abonnés. Voici donc ce qui pourrait être fait dans la plupart des paroisses. Cette mesure une fois proposée et ses avantages démontrés dans une assemblée de paroisse, on demanderait une souscription volontaire, comme mise de fonds, afin de pouvoir former les commencemens de la bibliothèque. Naturellement les fondateurs de l'œuvre deviendraient par ce fait les premiers abonnés. Le curé de chaque paroisse, gardien par état de la science et des mœurs parmi ses ouailles, serait chargé du choix et de l'achat des ouvrages. Il pourrait s'adjoindre, à volonté, un comité directeur ou d'administration, dont il serait le président né, et qui aurait son secrétaire, son trésorier, ses séances périodiques et régulières, ses redditions de comptes, etc. Comme les livres ainsi prêtés se détériorent promptement, il est nécessaire de pouvoir les réparer, les renouveler. Il faut aussi pouvoir en augmenter le nombre, car il se publie chaque jour de nouveaux et intéressans ouvrages, et le but de l'œuvre serait de tenir les lecteurs au courant de toutes les productions les plus utiles et les plus appropriées aux besoins des abonnés. Or, pour obtenir ces divers résultats il serait nécessaire de fixer un taux annuel d'abonnement, à la portée de toutes les fortunes,

De cette façon on rencontrera le moyen de donner à chacun la facilité de s'instruire, de procurer d'excellentes bibliothèques aux lecteurs que la cherté des livres en ce pays empêche de pouvoir s'en former de particulières. On aura comblé une lacune de plus en plus sentie et répondu à un vœu éminemment religieux et national.

Les nouvelles de France, dont nous avons ajourné le résumé jusqu'à ce jour, sont d'une assez grande importance. Comme nous l'avons dit le paragraphe de l'adresse concernant le droit de visite, a été adopté presque à l'unanimité. C'est une victoire contre le ministère, c'est une victoire surtout pour la France; car la question est définitivement jugée. Ce vote est une condamnation formelle des traités antérieurs relatifs à cette question et le gouvernement se trouve engagé à en poursuivre l'abrogation définitive, et à amener l'Angleterre à y consentir. Toute la liberté du ministère Guizot à cet égard consiste dans celle de ses moyens de négociations et du tems qu'il peut employer pour obtenir le résultat obligé. Dans cette discussion l'opposition qui se trouvait toute puissante dès le début a perdu de sa force et de sa dignité par les débats maladroits dans lesquels elle s'est laissée conduire; et quoique le but principal, l'adoption du paragraphe, ait été atteint, son peu d'habileté dans cette guerre parlementaire a fait manquer un autre but, très important pour ce parti, d'une importance secondaire pour le pays la chute du ministère. La gauche a plus servi M. Guizot que ses meilleurs amis; celui-ci a fait preuve de grande perspicacité et de profonde expérience, en comptant sur ces fausses manœuvres pour sortir saif de la situation critique où il se trouvait jeté au commencement de la bataille. Ce ministère justement impopulaire n'a pas perdu la vie dans le combat, mais il est singulièrement affaibli, et si la discussion des fonds secrets est bien dirigée, il pourra être réduit à l'extrémité et contraint à la retraite. Toute intéressante que soit une victoire décisive en ce sens, elle n'est après tout qu'une question de personnes; ce qui est vraiment important et d'un intérêt général c'est la victoire de la France sur la volonté du gouvernement, c'est la question du droit de visite bien définie et bien jugée, et la condamnation de ce droit prononcée et acceptée.

Aux dernières dates Abdel-Kader avait fait une incursion des plus audacieuses et des plus habiles sur le territoire français en Afrique. Cet indomptable ennemi avait surpris plusieurs tribus alliées, avait forcé les unes à prendre les armes et à combattre dans ses rangs, avait pillé et ravagé les autres; et tout cela si subitement, dans des lieux où on l'attendait si peu qu'il se passa malheureusement plusieurs jours sans qu'on pût venir au secours des points attaqués. Cependant le désastre de ce coup de main, car ce n'est pas autre chose, n'eut pas les suites qu'on avait craint d'abord. La plupart des tribus sont demeurées fidèles, et à l'approche des troupes françaises celles qui avaient été entraînées par Abdel-Kader sont venues implorer le pardon de leur involontaire défection. On a vu dans cette circonstance combien cet insaisissable adversaire était déchu de la puissance morale qu'il possédait autrefois. S'il eût fait, il n'y a pas longtemps, une tentative semblable, il eût soulevé la moitié de l'Algérie, tandis que cet effort désespéré est aujourd'hui pour lui d'un avantage très contestable. Cela aura l'effet de faire prendre au gouvernement français de nouvelles et de plus efficaces mesures de prudence et de protection pour cette colonie, et de lui faire connaître ses véritables ennemis et ses alliés fidèles chez ces peuples si difficiles à réduire.

Des difficultés assez graves sont survenues entre le gouvernement français et celui d'Espagne. On les avait d'abord exagérées au point d'annoncer comme imminente une guerre entre les deux pays: mais sans ajouter foi à ces dispositions belligérantes, nous devons constater comme certains les faits suivans. Depuis longtem un négociant français établi en Espagne avait été indignement maltraité et incarcéré par les autorités espagnoles contre le droit des gens: on avait vainement demandé réparation au gouvernement qui s'en tint toujours à des promesses. Après le bombardement de Barcelone, la noble conduite du Consul français en cette ville fut calomniée et lui-même insulté dans des proclamations et autres pièces officielles publiées après la victoire. Cette nouvelle insulte demandait une éclatante réparation et le gouvernement français vient de l'exiger formellement dans une note très énergique adressée à Espartero. On demande en même tems que celle promise depuis si long-tems au négociant M. Lefebvre ne soit pas plus long-

tems ajournée. Comme on le voit cette démarche est d'une signification précise. Si on en croit les dernières nouvelles, Espartero aurait essayé du subterfuge de nouvelles promesses interprétées par un refus; les passeports des représentans réciproques de Paris et de Madrid auraient été demandés; un corps de trente mille français aurait été dirigé sur les Pyrénées. Mais de toutes ces démonstrations à une guerre véritable il y a à nos yeux tout l'intervalle de l'impossible. L'Espagne ne peut commettre la faute d'accepter la guerre avec la France son alliée naturelle, sa seule alliée possible et durable; la France de son côté a trop d'intérêt à conserver de bonnes relations au delà des Pyrénées que pour s'exposer aux éventualités d'une guerre qui ne profiterait à personne. L'Angleterre elle même y perdrait son influence dès que l'armée française aurait passé les monts. Aussi a-t-elle offert sa médiation entre les deux parties. Mais on assure que la France l'aurait refusée, comme elle devait le faire dans l'intérêt de ses droits et de son honneur.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

Nouvelle Eglise.—Les faubourgs Saint-Jean et Saint-Louis sentaient depuis longtemps le besoin d'une église dans cette localité populeuse, dont les habitants sont en grande partie privés de pouvoir assister aux offices de la cathédrale les dimanches et fêtes, soit à cause de l'éloignement dans les mauvais temps, soit à cause de la cherté des bancs et de l'encombrement des allées. Nous apprenons qu'il se fait des démarches actives pour obtenir l'érection d'une succursale dans l'un de ces faubourgs, et qu'il se signe une requête à cet effet.

Canadien.

RECUEIL DE MUSIQUE SACRÉE;—Consistant en Messes, Hymnes, Psaumes, Cantiques, etc. en usage dans la Cathédrale catholique de Québec, avec accompagnement de piano ou d'orgue, en introduisant en même tems les cantiques les plus estimés de notre temps. Les arrangemens sont faits de manière que la partie vocale et la partie instrumentale, peuvent servir séparément ou conjointement; de sorte que les amateurs du chant y trouveront de l'intérêt aussi bien que les amateurs du piano ou de l'orgue. Le prix modéré fait voir que M. Molt fait une entreprise tout-à fait désintéressée; les individus, et les chœurs des églises, de nos communautés, et de nos collèges, et tous les amateurs de musique vocale ou instrumentale, peuvent, pour la petite somme de quatre piastres par an, se procurer une collection de musique, qui, au prix ordinaire, coûterait au-dessus de quarante piastres.

La publication proposée par M. Molt a le double objet de nous procurer cette musique dans la notation ordinaire, et harmonisée pour plusieurs voix, avec accompagnement de piano ou d'orgue, en introduisant en même tems les cantiques les plus estimés de notre temps. Les arrangemens sont faits de manière que la partie vocale et la partie instrumentale, peuvent servir séparément ou conjointement; de sorte que les amateurs du chant y trouveront de l'intérêt aussi bien que les amateurs du piano ou de l'orgue. Le prix modéré fait voir que M. Molt fait une entreprise tout-à fait désintéressée; les individus, et les chœurs des églises, de nos communautés, et de nos collèges, et tous les amateurs de musique vocale ou instrumentale, peuvent, pour la petite somme de quatre piastres par an, se procurer une collection de musique, qui, au prix ordinaire, coûterait au-dessus de quarante piastres.

Nous ne doutons pas que nos campagnes aussi bien que nos villes ne s'empressent à l'aider dans une entreprise aussi désintéressée et aussi désirable; entreprise qui a pour but les louanges de Dieu dans le sanctuaire et dans les cercles de famille, et le développement de la musique sacrée dans notre patrie.

Idem.

FRANCE.

—L'*Echo Rochelais* apprend que les Frères de la doctrine chrétienne vont ouvrir une *école du dimanche*, en faveur des jeunes apprentis qui voudront entretenir ou améliorer les connaissances acquises précédemment, et il engage les parens et les maîtres à faciliter aux enfans les moyens d'assister à des leçons où le cœur, aussi bien que l'esprit, trouvera son avantage.

Depuis plusieurs années déjà le bureau de bienfaisance de la Rochelle a établi, au moyen d'un legs charitable, un *ouvroir* ou atelier d'apprentissage, où les jeunes filles indigentes acquièrent, sous la direction d'intelligentes maîtresses, les connaissances nécessaires pour devenir des ouvrières habiles. Cet ouvroir, confié aux sœurs de St-Vincent-de-Paul, est encore peu connu; mais il est justement apprécié par les personnes qui lui procurent du travail.

LE BOURBON.

—La lettre suivante, écrite de la colonie de l'île Bourbon, par un prêtre missionnaire, nous a paru digne d'être communiquée à nos lecteurs.

« Saint-Denis (île Bourbon), 1er. août 1842.

« Monsieur le Supérieur,

« Je suis arrivé à Bourbon le 5 juillet. La traversée a été aussi prompte qu'heureuse; et M. Saillant, capitaine de la Pauline, n'a rien négligé pour nous la rendre aussi agréable que possible. Lorsque je descendis à terre, je trouvai sur le rivage M. Margerie, vice-préfet apostolique, qui m'attendait, parce qu'on lui avait annoncé mon arrivée quelques instans auparavant. Je n'ai qu'à me féliciter du bon accueil que m'ont fait tous les confrères que j'ai vus.

« Dalmon est à Madagascar avec MM. Minot et Joly. J'aurais bien désiré aller les rejoindre, mais M. le vice-préfet m'engagea à ne rien dire encore. Il me proposa d'être missionnaire des Noirs; et j'acceptai avec plaisir ce ministère, qui sera bien agréable pour moi, et moins je l'espère. Les Noirs,

ous le rapport religieux, sont ceux qui offrent le plus de ressources et de consolations, si toutefois je puis en juger, d'après les merveilles qu'a opérées M. Monnet, parmi eux.

« Difficilement, M. le Supérieur, vous vous feriez une idée des résultats admirables qu'il a obtenus à Saint-Denis et à la rivière des Pluies. J'ai moi-même fait plusieurs fois des instructions aux deux endroits; mais je puis vous assurer que j'ai été toujours très-satisfait et édifié de la manière dont ils répondaient et se tenaient à l'église. Après et avant les instructions, qui ont lieu le soir, deux ou trois fois par semaine, après le coucher du soleil, ils chantent des cantiques si bien, que des officiers, des soldats et d'autres personnes viennent s'asseoir au fond de l'église, pour les entendre.

« Je fus mercredi dernier, avec M. Monnet, à la rivière des Pluies où nous sommes restés jusqu'aujourd'hui, pour prêcher une retraite à 28 Noirs ou négres qui ont fait hier leur première communion dans leur nouvelle chapelle. Mais il me serait réellement impossible de vous dire tout ce que j'ai éprouvé de bonheur parmi ces pauvres Noirs qui étaient presque tous âgés.

« Hommes et femmes étaient habillés de blanc; et ils priaient avec tant de ferveur que leurs maîtres, dont quelques-uns assistaient à la cérémonie, pleuraient de joie. L'un d'eux fut si touché qu'il s'écria à la fin de la cérémonie: « Je me charge de faire faire la balustrade de la chapelle. » Il y avait un nombre prodigieux d'autres Noirs qui étaient descendus de leurs cases, attirés sans doute par la curiosité; mais je crois que cette curiosité tournera à l'avantage de plusieurs d'entre eux.

« Un grand nombre, après la cérémonie qu'ils ont trouvée très-belle, se sont liés par serment, m'a-t-on dit, et ont juré d'aller au catéchisme, pour faire aussi la première communion; ce qui a donné lieu à cette résolution, c'est que les communicants, renouvelant les promesses du baptême, allèrent mettre la main sur le livre des Evangiles, en disant: « Je renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, et je promets de vivre et de mourir dans la foi de Jésus-Christ. » Les autres aussi voulurent s'engager; je crois même qu'ils mettaient la main sur un livre, en prononçant à peu près ces paroles: « Je promets d'aller au catéchisme pour me préparer à faire la première communion. » Tout cela se passa dans une case où ils s'étaient rassemblés.

« Je suis vraiment fâché de ne pouvoir vous rapporter bien d'autres choses dont j'ai été témoin et qui m'ont vivement touché.

« Je suis au moment de mon départ pour Saint-Pierre, quartier qui m'a été assigné. Je crains bien de ne pouvoir, pendant quelque temps, me livrer presque exclusivement, comme je le désirerais, à l'instruction des Noirs; car je ne trouverai seul avec M. Guéret qui a une assez mauvaise santé. Je ne vois pas trop ce que peuvent faire deux missionnaires dans un quartier où il y a 15 ou 18 mille âmes.

« Si vous pouviez, Monsieur le Supérieur, envoyer des missionnaires pour les Noirs, vous rendriez un grand service à ces pauvres malheureux; mais il faut des prêtres sûrs d'eux-mêmes et désintéressés.

« Vous allez dire sans doute que vous n'avez pas beaucoup de prêtres; mais n'y aurait-il pas moyen d'en avoir, en faisant un peu mieux connaître cette bonne œuvre? Je suis assuré que dans le midi de la France, on ne la connaît pas du tout. Il a fallu que le bon Dieu me fit quitter mon pays pour un autre motif; jamais sans cela je ne serais venu dans ces parages, puisque je ne savais pas même que cette mission existât. Cependant je suis heureux d'être venu, et j'en remercie le Seigneur tous les jours.

« On vient de recevoir une lettre de M. Dalmon, il annonce qu'il lui faudrait un grand nombre de bons missionnaires pour Nos-Bé, Sainte-Marie et les environs. Recevez, etc. F. ESCUVÉ, miss. apost.»

BELGIQUE.

— On lit dans l'*Ami de l'Ordre de Naamur* du 4 de Janv.

« On écrit de Jumet, le 28 novembre, au *Journal de Bruxelles*: « Un événement tragique a signalé la mission donnée à Jumet par les Pères Jésuites. Elle durait depuis trois jours, lorsque, le dimanche, le P. Dufau vint annoncer au sermon du soir, que le P. Barbieux qui devait faire le sermon, venait, en allant à l'église, de se fracturer une jambe. Il serait difficile de dépeindre la consternation générale que cette nouvelle jeta dans la commune. Le P. Barbieux n'avait encore prêché que deux fois et il avait captivé tous les cœurs. On dit qu'au moment de sa chute il s'écria: « Seigneur, je vous offre mes souffrances pour le succès de la mission! » et que pendant l'opération il s'entretenait paisiblement avec ses chirurgiens, comme si c'était un autre que lui que l'on pansait. Ses souffrances, jointes aux paroles éloquentes des PP. Dufau, Schuafs, Oilliods et Vererusse, achevèrent les succès de la mission. Près de 600 communions, une vingtaine de mariages réhabilités, la paix et la concorde générales établies, ont été les fruits d'une quinzaine dont les habitants garderont longtemps un précieux souvenir, et qui atteste de la piété du pasteur et de la fidélité du troupeau. »

TURQUIE.

— Le onze janvier, les Musulmans ont commencé à célébrer *Pâk el Kebir*, ou la grande fête, qui doit durer trois jours. Cette pâque de l'Islamisme est un composé d'emprunts faits à la religion de Moïse et à celle de Jésus-Christ. Chaque chef de famille un peu aisé sacrifie un mouton (l'agneau pascal); les femmes fabriquent des pains appelés *khenounnah*, dans lesquels sont placés des œufs (nos œufs de pâques). Comme cela se pratique chez nous dans les campagnes, chacun choisit cette époque pour s'habiller à neuf. Dans les pays où les mahométans dominent, il y a auprès de chaque ville un *mesallah* ou lieu de prière en plein vent où toute la population va faire la

prière commune. Le *mesallah* d'Alger était autrefois à la place Bal-el-Oued; la seule chose qui rappelle aujourd'hui cette destination, c'est la promenade que les jeunes Maures vont faire de ce côté sur des mules ou en voiture. C'est à *Pâk el Kebir* qu'expire le terme annuel des locations. Quatre jours après le commencement de cette fête, le *berrah* ou crieur public annonce à haute voix, dans les rues, que le moment est venu de déménager. Ceux qui, dans les trois jours suivants, n'ont pas obéi à cette injonction peuvent y être contraints judiciairement. *Union catholique.*

ABYSSINIE.

— Deux jeunes officiers d'état-major, envoyés par le gouvernement français pour lever la carte de l'Abyssinie, y ont connu un missionnaire lazariste qui y a souffert de très-rudes fatigues, et qui est même resté deux ans dans son lit, couvert d'une lèpre particulière au pays. Il est en ce moment au Caire, où il refait sa santé gravement altérée par ses courses apostoliques. C'est un homme d'une conversation fort intéressante, d'une charité sans bornes, d'une humilité et d'une modestie bien grandes.

« Lorsqu'il est allé en Abyssinie, dit l'*Union catholique*, il y avait près de deux siècles qu'on n'y avait vu de prêtre catholique, depuis que les Jésuites avaient quitté ce pays, où avait existé pendant quelque temps, et par eux fondée, une organisation sociale à l'instar des missions du Paraguay. Il trouva des peuples très-attachés à quelques pratiques extérieures du culte, mais, dans le fond, très-ignorants et très-peu chrétiens. Ils ne connaissaient plus guère le dogme ni la doctrine chrétienne, et avaient entièrement perdu l'usage des sacrements; ils avaient seulement gardé pour la sainte Vierge un culte très-prononcé; elle est presque, chez eux, une quatrième personne de la Ste. Trinité. Le Père lazariste, aidé d'un de ses confrères, se mit à prêcher ce pauvre peuple, et obtint plusieurs conversions. La mission chrétienne se compose maintenant d'une cinquantaine de familles et peut facilement s'augmenter encore. Leur amour si prononcé pour la sainte Vierge me paraît être une très-heureuse disposition pour les recommander à l'Archiconfrérie, et en introduire la dévotion parmi les familles chrétiennes, et je suis persuadé que, par l'intermédiaire de Marie, on pourrait obtenir de grands résultats.

« Lorsque le Père lazariste arriva dans le pays, les missionnaires anglicans y étaient établis; mais leur mépris pour le culte de la sainte Vierge avait indisposé les habitans contre eux. Une réunion des prêtres de l'Abyssinie, une sorte de concile convoqué par l'évêque cophte schismatique, qui a une grande influence dans le pays, était même réuni pour délibérer sur leur expulsion. Le Père lazariste y fut amené, et fut d'abord reçu avec des huées et des mauvais traitemens. Mais, lorsqu'il eut été introduit au milieu de l'assemblée, on se mit à le questionner et à lui demander ce qu'il était venu faire en Abyssinie. « Je suis venu, répondit-il, pour voir mes frères et leur faire du bien. — Et qui sont-ils, vos frères? lui demanda-t-on. — C'est vous tous, » répondit-il en montrant toute l'assemblée. Sa réponse plut beaucoup, et les esprits commencèrent à lui devenir plus favorables: On l'interrogea ensuite sur la sainte Vierge, et on le trouva son zèle serviteur. Dès-lors, il fut admis et accueilli favorablement dans le pays. Au contraire, ce même concile décida l'expulsion des protestans anglais, qui furent en effet chassés du pays; mais ils dominent encore dans d'autres pays voisins, et dans toute la mer Rouge on ne connaît d'autres Européens que les Anglais.

NOUVELLE-ORLÉANS.

Archiconfrérie du Très-Saint et Immaculé Cœur de Marie, pour la conversion des pêcheurs.— Cette pieuse Association, dont nous avons déjà dit quelques mots à nos lecteurs, vient d'être établie à la Nouvelle-Orléans. Les exercices ont commencé et continuent d'avoir lieu tous les dimanches, après vêpres, dans l'église de St. Augustin. Un grand nombre de noms sont déjà inscrits sur la liste de la Confrérie. Cette liste, suivant les statuts, doit être envoyée à la Confrérie-mère, établie à Paris dans l'église de Notre-Dame des Victoires, afin que la Confrérie en blie parmi nous, soit affiliée à celle de Paris, et puisse être participante de toute les grâces et indulgences accordées à celle-ci par le Souverain-Pontife. *Propagateur Catholique.*

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

— On dit que les trois régimens qui se trouvent maintenant dans ce pays en vont partir le printemps prochain, parmi lesquels celui des dragons de la garde. On ajoute que les chevaux de ce régiment seront vendus dans ce pays, et que les dragons seront remontés en Angleterre avec les chevaux d'un autre régiment de cavalerie qu'on envoie au Cap de Bonne-Espérance, où il vient d'éclater de nouveaux troubles. *Canadien.*

ANGLETERRE.

— Miss Marie-Anne Walker a fait, de nouveau, une lecture sur la charte du peuple. Elle a fait son entrée au milieu d'un groupe de dames, qui se sont assises sur la plate-forme. Miss Walker était en robe noire, toilette assez élégante, sans être trop recherchée. Dans sa lecture, elle n'a trahi aucun symptôme d'émotion. Elle articule parfaitement, et son débit est oratoire.

« Malgré certaines attaques dont j'ai été l'objet de la part de la presse périodique, a-t-elle dit, je n'en remplirai pas moins ma mission jusqu'au bout. C'est une affaire de conviction intime et profonde; je me suis vouée à cet apostolat, et jamais je ne cesserai de travailler à la propagation des doctrines du charitisme. »

Se plaignant de l'injustice des hommes, miss Walker fait remarquer qu'une

faveur imméritée préside à la répartition des pensions. C'est ainsi que la reine douairière reçoit un revenu considérable qu'une dame de son âge ne doit avoir aucune occasion de dépenser.

Un des auditeurs.—Permettez-moi, mademoiselle, de vous faire observer que la reine douairière fait beaucoup de bonnes œuvres.

Miss Walker reprenant.—Les Anglais ne sont pas des mendiants ; ce qu'ils demandent, c'est de vivre par leur travail. [Tonnerre d'applaudissements.] Pendant qu'une princesse étrangère [la reine douairière] touche 270 liv. st. par jour, un grand nombre de femmes anglaises travaillent seize heures par jour pour 6 deniers. Un pareil état de choses est intolérable, et la charte seule peut y remédier. Ce qu'il faut au pays, c'est le suffrage universel étendu même aux soldats et aux matelots. Si le peuple anglais était représenté convenablement, on ne verrait pas la magistrature se souiller par des actes aussi iniques que ceux qu'elle commet ; témoin la pauvre Julie Morgan, condamnée à la prison parce qu'elle ne voulait pas traverser une chambre où étaient couchés des hommes, pour aller prendre elle-même son repos. Vit-on jamais immoralité plus sangnante ?

Nous regrettons, dit le *Morning-Advertiser*, de ne pouvoir suivre Miss Walker dans tous les développements de sa thèse sur la Charte. Si elle n'a pas toujours parlé avec un goût parfait, elle a constamment fait preuve d'une grande sincérité et l'auditoire l'a applaudie à diverses reprises.

Après sa lecture, le président a invité les membres de l'assemblée à adresser à miss Walker quelques questions, qu'elle était prête à y répondre. Un jeune homme s'étant risqué n'a pas eu les rieurs pour lui ; et il a été facile de voir que miss Walker ne manquait ni de talent ni de chaleur pour l'improvisation.

IRLANDE.

—L'Irlande se trouve aujourd'hui dans la situation où elle était il y a un an. Elle continue à offrir aux Tories un de leurs plus lourds embarras. L'administration de lord Grey n'a pas donné plus de force et d'influence à la faction orangiste, et elle a été impuissante à rallier au gouvernement des partisans sortis des rangs du parti libéral. Les concessions que les tories se sont crus forcés de faire aux orangistes, loin de les satisfaire, les ont mécontentés et les ont fait crier à la trahison. A l'égard des catholiques leur politique a été plus prudente, ils n'ont rien fait pour eux, quoiqu'ils représentent la presque totalité de la population ; mais à la vérité ils n'ont pas osé porter de nouvelles atteintes à leurs droits. On appelle cela de la modération. Lord Stanley a laissé passer la dernière session sans exhumer son bill, qui tendait à restreindre le nombre des électeurs irlandais. Sir Robert Peel a frappé l'Angleterre de l'*income Tax*, mais il s'est bien gardé d'imposer à l'Irlande ce nouveau fardeau. L'Irlande est pour les tories une terre de feu où ils n'osent pas mettre le pied, dans la crainte de soulever les cendres sous lesquelles couve l'incendie. Le calme règne à la vérité dans le pays, mais cette tranquillité éphémère s'évanouira le jour où le parti catholique reprendra son ancienne ardeur.

Le cri du rappel de l'Union semble ne ranimer qu'avec peine l'agitation constitutionnelle qui eut pour résultat, en 1829, le triomphe des catholiques. Les esprits sont divisés sur l'opportunité de cette mesure. Des protestants illustres qui, en Irlande, étaient avec M. O'Connell à la tête du mouvement libéral, se sont séparés de lui sur la question du rappel de l'Union. Nous pouvons citer entre autres le duc de Leinster et lord Charlemont. Les libéraux anglais et leurs organes dans la presse, loin de prêter comme autrefois leur appui aux agitateurs irlandais ne cessent d'attaquer avec violence les *repealers* et leur association. Il est difficile de prévoir si les adversaires de M. O'Connell, éclairés par la conduite du gouvernement, se rangeront plus tard sous le drapeau de l'agitation, ou si M. O'Connell ne se verra pas forcé d'ajourner la question du rappel pour rétablir dans son camp la bonne intelligence que cette question y a un instant troublée. Quoi qu'il en soit l'Irlande crie dans le désert quand elle demande justice. On lui refuse d'être représentée au parlement dans les mêmes proportions que l'Angleterre ; la population catholique est contrainte de payer la dîme à un clergé protestant qui s'enrichit des richesses dont il a dépouillé l'Eglise catholique ; le développement des manufactures y est entravé ; l'industrie ne reçoit ni protection ni encouragement ; enfin la loi des pauvres y accroît les horreurs de la misère.

Le repos d'un peuple qui a de pareils griefs à faire relever n'a rien à notre avis qui puisse rassurer le gouvernement anglais. Au sein de ce repos se retrempe l'énergie de l'Irlande ; pour le jour où son grand agitateur prendra un étendard qui ralliera les opinions partagées en ce moment. L'heure où l'Irlande soulevée par la famine ou par l'effet de quelque mesure imprudente, prendra vis à vis de l'Angleterre une attitude menaçante, ne saurait tarder. Le calme actuel n'est que le prélude de la tempête, tempête terrible dont on ne prévientra les désastreux effets qu'en rendant à ce pays la justice qu'il a si longtemps réclamée en vain.

Or, le jour où le souffle de l'agitation soulèvera les flots populaires de l'Irlande, le cabinet anglais se retrouvera en face des difficultés qui faisaient dire en 1839 à sir Robert Peel :

« L'Irlande est la plus grande de mes difficultés. » En présence de cet avertissement, la timidité, l'inaction du cabinet anglais vis à vis de l'Irlande n'accuse-t-elle pas son impuissance ? Sir Robert Peel, après avoir reconnu que l'Irlande est la plus grande de ses difficultés, se trouvait moralement engagé, en revenant au pouvoir, à chercher la solution du problème qu'offre aux méltations de l'homme d'Etat la situation de ce pays. Echouer dans une pareille tentative

n'eût pas terni la gloire attachée à une telle entreprise ; reculer devant la difficulté, n'est-ce pas avouer son impuissance ?

Univers

FRANCE.

—La mode de jouer au *whist* pénètre partout, même dans les cabarets de village. Un voyageur entrant dernièrement dans une auberge de la Flandre, s'approcha d'une table où jouaient très-gravement quatre campagnards : le *whist* était ce qui les occupait. L'aubergiste se plaignait beaucoup de cette introduction, parce que, disait-il, les joueurs sont si occupés à ce jeu-là, qu'ils ne boivent plus et la consommation diminue. Nous soumettons cette importante observation aux agens supérieurs du trésor : la popularité du *whist* menacerait-elle d'une moins value les recettes des impositions indirectes ; C'est peut-être là une des causes tant cherchées du déficit signalé récemment dans les revenus de la Grande-Bretagne.

—LA FRANCE ET LA CHINE.—La frégate la *Cléopâtre*, capitaine Roy, a mis le mois dernier à la voile du port de Brest pour la Chine. Ce bâtiment porte M. Duperré, fils du ministre de la marine, qui va visiter, pour la première fois, ces contrées si remarquables et sur lesquelles l'expédition anglaise, ainsi que l'important traité que la Grande-Bretagne est en train de conclure avec l'empereur du Céleste empire, viennent de jeter un si vif intérêt. Nul doute que la frégate la *Cléopâtre*, ainsi que les autres bâtimens de guerre français, parcourant les mers de la Chine, n'assurent au pavillon et au commerce français la protection et les avantages qui leur sont dus, et nous sommes persuadés que le fils de l'amiral Duperré saura marcher sur les traces de son père.

La frégate la *Cléopâtre* porte aux missionnaires français établis en Chine divers objets et machines dont l'utilité était connue depuis longtemps par ces hommes de dévouement occupés à répandre l'instruction et les bienfaits de la civilisation parmi les populations chinoises.

Un des objets les plus curieux, sans contredit, parmi ceux que la frégate est chargée de remettre aux missionnaires, un de ceux dont les pères pourront tirer un parti bien favorable aux progrès de leurs efforts religieux, est une caisse contenant plusieurs *harmoniums*, instrument de la grandeur d'un piano, donnant tous les sons d'un orgue de 16 pieds, et possédant plusieurs jeux, comme ceux de flûte, de haut-bois, de clarinette, etc.

Ces instruments remarquables, qui sortent des magasins de M. Léon Marix, facteur d'harmoniums, passage des Panoramas, sont non moins remarquables par l'élégance de leurs formes que par la pureté et la force du son.

Courrier des Etats-Unis.

ESPAGNE.

—Rien ne caractérise mieux la situation du pouvoir actuel en Espagne qu'un certain fait rapporté par les diverses feuilles espagnoles. Dans plusieurs localités, la dé faite de Barcelone, c'est à dire le bombardement de cette ville et les exécutions militaires qui en ont été la suite, a donné lieu à des réjouissances publiques : inutile de dire que ces réjouissances ont été provoquées par les autorités, par les hommes spécialement dévoués au pouvoir, par le très petit nombre de ses fanatiques partisans. Hétons nous d'ajouter que ces infâmes profanations ont été de pures mesures administratives. Nous ne pouvons croire que les peuples y aient pris une part spontanée. Tel est donc le régime d'autorité en Espagne ; il faut des fêtes pour célébrer la massacre des citoyens. Admettons que le bombardement de Barcelone et les exécutions militaires fussent nécessaires ; toujours est-il qu'aux yeux d'un gouvernement national, cette nécessité serait restée une nécessité douloureuse : en faire une occasion de réjouissances, c'est trahir la colère au lieu de la justice, la soif aveugle du pouvoir au lieu de la sage et paternelle fermeté. Le souvenir de la marâtre demandant devant Salomon la mort de l'enfant, se présente ici à notre esprit, et l'on conçoit aussi qu'un journal de Madrid rappelle dans l'occasion présente cette sentence d'un jurisconsulte romain : Il est plus facile de commettre un parricide que d'en faire l'apologie.

—Voici les avant-goût que les habitants de Barcelone peuvent attendre de leur nouveau gouverneur-général. Quand le corps des officiers de la garnison lui a été présenté, il leur a dit : « La sédition de Barcelone, contre le gouvernement et l'armée, est un fait scandaleux. Elle ne se reproduira pas ; car elle a été payée cher. Mais si cela arrivait, je ne sacrifierais pas une goutte du sang de mes soldats ; je raserai la ville avec des bombes, et je mettrais le feu à ce qui resterait debout. »

—On a des détails circonstanciés sur les élections de Barcelone et de quelques autres villes de la Catalogne. Là où les opérations électorales ont eu lieu, le parti modéré, c'est à dire le parti de l'ordre et de la monarchie a eu l'avantage : les populations en masse reviennent à des pensées d'ordre et de monarchie. En certains endroits, l'autorité a mis obstacle aux élections. Cette conduite n'est pas moins significative que le triomphe même de ses adversaires.

L'HYPONCONDRE.

(Extrait des Mémoires d'un médecin.)

What ! a man of known discretion, of riches, years, and this gay gravity ?

ALONSO MAZAR. Quoi cela est arrivé à un homme d'une prudence connue, riche, âgé, à une tête gaye et en cheveux blancs ?

VIEILLE COMEDIE.

L'hypocondrie a, comme Janus, deux faces : l'une triste, l'autre riante ; elle se présente à l'observation sous un point de vue tantôt tragique, tantôt comique. La nuance que doit prendre cette bizarre infirmité est déterminée par l'idiosyncrasie du malade. Chez les hommes flegmatiques ou mélancoliques, c'est une tristesse profonde,

un dégoût de la vie, un penchant aux idées les plus sombres, aux partis les plus désespérés. Si ce marasme est nigri par la solitude, il devient incurable : une misanthropie farouche, un fanatisme qu'on ne saurait vaincre, s'emparent du malheureux. Cette affection terrible a souvent jeté un voile lugubre sur les ouvrages et la vie de plus d'un grand homme : Jean-Jacques, Cooper, Byron, en ont été d'illustres victimes.

L'hypocondrie à l'idée fixe, mais comique, présente plus de chances de guérison ; mais elle offre en même temps l'exemple de toutes les extravagances que peut enfanter le délire de la raison. Une illusion bizarre s'empare de la pensée du malade, et le témoignage de ses sens ne peut même le déromper. Je pourrais citer un grand nombre d'exemples dont j'ai été témoin, et qui paraîtraient incroyables au lecteur. Tel sera peut-être le sort de l'anecdote suivante, dont le héros était un homme d'esprit, un savant connu par des ouvrages où la gaieté et la finesse de l'imagination se joignent à la profondeur des recherches. Tous ceux qui ont fréquenté la haute société de Londres devineront facilement de qui je veux parler ; ils riront, et N*** rirait lui-même s'il n'était pas descendu depuis longtemps dans la tombe.

N*** laissait voir sur sa figure cette ironie âpre et cette gaieté ironique qu'éveillent les ridicules d'autrui. Ses grands yeux noirs aux larges prunelles se fixaient sur vous avec une telle expression de malice et d'esprit, qu'ils vous faisaient redouter d'avance le supplice de la satire à laquelle on sentait qu'il pouvait vous livrer. Il y avait à la fois du caprice, de la singularité, du fantastique, du burlesque et de l'extravagant dans sa physionomie spirituelle et irrégulière. Ses traits étaient coupés à angles aigus ; d'épais sourcils cachaient à demi ses yeux brillants au fond de leur orbite ; son double lèvres était uniforme, son nez baroquement taillé, son front inégal et couvert de protubérances. Il était riche, et s'obstinait à demeurer célibataire. Il avait à l'époque dont je parle trente-huit à quarante ans. Son caractère était naturellement sombre : on aurait dit qu'il avait juré de ne jamais sourire. Cependant il s'abandonnait parfois à des excès d'une gaieté vive et rapide ; et l'on riait encore autour de lui de sa saillie ou de son bon mot, que déjà il avait repris son air froid, calme, impassible. Il aimait à réunir ses amis auprès du feu et à vider avec eux en silence de nombreuses tasses de thé. Si le moindre bruit se faisait entendre, il se levait aussitôt, et sans se plaindre du convive turbulent, il disait, du ton d'un enfant malade et gâté : je m'en vais ; et il vous laissait maître du salon.

Un matin, au moment où j'allais sortir, je vis entrer chez moi son domestique nègre : ses traits peignaient la surprise et l'effroi, sa voix était tremblante.

— Oh ! doctar, doctar, vous venir vite, vite, voir maïtra... ; lui mal, très mal. Oh ! affreux, affreux !

— Que veux-tu dire ? je ne te comprends pas ; hâte-toi de t'expliquer, car je n'ai pas de tems à perdre.

— Oh ! maïtra..., mal, bien mal..., lui affreux..., lui tourne tête..., lui bien souffrir...

Lui, lui ! Qui donc, ton maïtra ?

Oui, doctar ; maïtra..., lui tête tourne.

Et le noir frappait son front de la paume de sa main.

Ah ! ah ! lui dis-je en le contrefaisant, je te comprends, la tête lui tourne.

Oui, doctar ; ça être affreux, très terrible. Pauvre maïtra !

Mais, dis-moi donc, Nambo, où est ton maïtra ? quelle raison as-tu de croire que sa tête a tourné ?

Maïtra dans son lit, avec tête tourne ; lui crier à moi ; Nambo, Nambo, tête a tourné.

Je commençais à craindre que le pauvre N... ne fût devenu fou ; mais ce qui m'étonnait, c'est qu'il eût pris son nègre pour confident dans un moment lucide. Je continuai mon interrogatoire.

Ton maïtra est donc fou, Nambo ; il déraisonne ?

Oh ! doctar, maïtra pas être fou ; lui avoir tête tournée, tourne comme ça...

Et le pauvre nègre prit sa tête entre ses deux mains, comme s'il eût voulu la déplacer. Ne comprenant rien à ses paroles ni à ses gestes, je le renvoyai en lui disant d'assurer son maïtra que ma première visite serait pour lui. Chemin faisant, je me demandais ce que pouvait raisonnablement signifier ce que m'avait dit Nambo. Le pauvre N..., dont depuis quelque tems la raison paraissait un peu aliénée, l'avait-il perdue tout à fait ? Était-ce simplement le torticolis que le nègre voulait exprimer par ses gestes expressifs, ou bien un de ces caprices bizarres, de ces demi-folies si communes dans le monde ? En me livrant à ces réflexions, j'arrivai devant la porte. Je frappai, et le nègre m'introduisit aussitôt.

La chambre était obscure, mais ne l'était pas assez pour qu'on ne s'aperçût pas, au désordre du lit, que le malade avait dû être extraordinairement agité. Je m'avançai. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, sa tête tournée vers l'épaule gauche et à demi cachée par l'oreiller, ses traits pâles et défigurés. Son air souffrant me frappa. Sans faire le moindre geste, il jeta sur moi un long regard.

Ah ! cher docteur, quelle horrible aventure ! quel événement affreux, extraordinaire ! Qui l'aurait jamais cru ?

Au nom du Ciel ! que vous est-il donc arrivé ? Êtes-vous malade ?

Vous me demandez si je suis malade !

Il s'arrêta un instant et ajouta ensuite...

C'est ce matin, oui, ce matin à huit heures, que les premiers symptômes se sont fait sentir.

Si vous ne vous expliquez pas mieux, je ne pourrai ni vous comprendre ni vous guérir.

A huit heures, répéta le malade, sans paraître m'avoir entendu. Ah ça ! ne trouvez-vous pas cela une chose bien curieuse et digne d'observation ? Quelle impression avez-vous ressentie en m'apercevant ? avez-vous eu envie de me plaindre ou de vous moquer de moi ? Je suis curieux de le savoir.

Et moi, je vous demanderai si c'est pour me mystifier que vous m'avez fait appeler. Je suis très occupé, n'abusez pas de mon tems.

Vous plaisantez, je pense. Qui, moi, vous mystifier ! Vous n'avez donc plus d'yeux ! Êtes-vous aveugle ? Ne voyez-vous pas l'horrible, l'étrange, l'affreuse métamorphose que j'ai subie, ne la voyez-vous pas ?

Non, je vois seulement que vos paroles n'ont pas l'ombre du bon sens ; sans doute vous avez le délire et la fièvre. Allons, donnez-moi votre pouls.

Le délire ! Ah ! c'est vous qui l'avez, ou qui venez ici pour m'insulter.

Ce n'est pas mon intention, je vous jure.

Avez-vous observé ma tête ?

Eh bien ! votre tête ?

Eh bien ! eh bien ! elle a tourné, elle a changé de place.

Le son de sa voix trahissait son courroux et son indignation ; il me regardait avec colère. Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire ; j'étouffais.

Ah ! ah ! ah ! que vous êtes habile ! Jamais malade n'a mieux dépeint son mal : la tête vous a tourné ; mais, en vérité, je finis par m'en apercevoir.

Docteur, ce ton est déplacé ; pas de mauvaises plaisanteries, je ne souffrirai pas qu'on insulte à mon malheur. Ah ! c'est déjà assez, ajouta-t-il, en pleurant à chaudes larmes, c'est déjà assez que de me résigner aux horribles, aux cruelles douleurs que j'éprouve.

Je m'assis d'un air sérieux au chevet de son lit.

Quel est votre mal, N... ?

Cette question augmenta sa fureur. Il se leva sur son séant, et s'écriant tout bouillant de colère :

Quel est mon mal ! vous me demandez quel est mon mal ! Ne le voyez-vous pas, aveugle que vous êtes ? ne voyez-vous pas que ma tête a changé de place, qu'elle a tourné ; que mon front se trouve derrière et ma nuque par devant ; que c'est une chose horrible, épouvantable ?

Il cacha sa tête dans ses draps. Il m'entendit rire, et se releva plus courroucé encore.

Docteur, docteur ! allons, il faut nous quitter.

Et pourquoi ?

Vous m'offensez.

Je vous le répète de nouveau, je n'en ai nullement l'intention. Je ne veux ni vous offenser ni vous déplaire.

Quoi ! je mets toute ma confiance en vous, je m'empresse de vous faire appeler, espérant que vous emploierez toutes les ressources de votre art contre l'accident le plus affreux dont un homme puisse être frappé ; et, loin de soulager mes maux, vous venez les aggraver par vos impertinences. Je vous le répète pour la dernière fois, veuillez remplir votre devoir, ou me faire le plaisir de quitter à l'instant ma maison.

Je vis qu'il parlait sérieusement. Il n'y avait plus de doute : une folie momentanée, mais impérieuse, s'était emparée de son esprit. Je devais alors cesser de la contrarier, et paraître entrer dans toutes ses idées. D'un air calme et sérieux je lui dis :

Maintenant, mon cher, je vois enfin de quoi il s'agit.

Ah ! c'est heureux !

Je m'en suis bien aperçu en entrant ; mais la chose est si ex-

traordinaire, que j'ai d'abord cru, connaissant vos idées bizarres, que vous vouliez seulement plaisanter un moment.

Plaisanter !

Et que vous vous amusiez à tourner la tête de cette façon, pour voir un peu ce que je dirais.

Hélas ! docteur, il n'en est pas ainsi ; mon malheur n'est que trop réel !

En êtes-vous sûr ?

Que trop !

Et cet état extraordinaire est tout à fait indépendant de votre volonté ?

Mais sans nul doute. Comment pourriez-vous imaginer que je voulusse moi-même me défigurer à tout jamais et me mettre au supplice ?

Non, non. Je le vois, c'est un phénomène, c'est un cas rare ; mais cependant quelquefois le cauchemar...

Me prenez-vous pour un enfant, docteur ? s'écria en m'interrompant le pauvre N... Je vous le répète, je jouis de tout mon bon sens, ma raison n'est pas altérée ; mais ma tête a tourné.

Bien, bien, j'en suis maintenant convaincu ; je ne désespère pas d'y porter remède. Dites-moi, je vous prie, comment ce malheur vous est-il arrivé ?

J'ai rêvé cette nuit que j'étais parti pour les Indes-Orientales, où j'ai, comme vous le savez, plusieurs plantations ; et que, tandis que j'inspectais les travaux de mes esclaves, il s'était élevé soudain un terrible ouragan ; les arbres, les maisons tout s'abyma sous sa furie ; la terre semblait tourner sous nos pieds. Je contemplais ces ravages avec effroi, lorsque la force de vent me contraignit à tourner la tête de la manière que vous voyez ; je ressentis des douleurs affreuses. Je me réveillai, et je m'aperçus avec terreur que mon malheur n'était pas un songe. Ah ! docteur, quelle calamité ! Qu'ai-je fait pour mériter un pareil sort ? Je dois faire peur à voir, n'est-ce pas ?

Certes, vous n'êtes pas beau ; mais il y a remède à tout. Montrez-moi votre langue... que je tâte encore votre pouls... Un peu de fièvre : c'est tout naturel...

Ensuite, j'examinai son cou, sa tête, sa poitrine, son dos, avec soin avec une apparence de gravité qui le trompa ; je prolongeai l'opération, afin de garder plus longtemps le silence, et de ne pas trahir par l'émotion de ma voix la gaieté involontaire que je ne pouvais entièrement réprimer.

Comment une pareille dislocation ne m'a-t-elle pas donné la mort ? me demanda le malade.

Oh ! lui répondis-je, ce n'est pas étonnant : les cartillages du cou sont souples, ductiles.

Toutes mes fonctions pourront-elles s'opérer comme auparavant ?

Mais sans aucun doute.

Je tremble en pensant à l'opération nécessaire à mon rétablissement : elle sera dangereuse, n'est-ce pas ?

Je n'osai me hasarder à lui répondre : j'avais peine à réprimer un éclat de rire. Enfin, après quelques instans de silence, je m'écriai :

Je l'ai trouvé !

Quoi donc ?

Mais ce que je cherchais, le remède.

En vérité !

Votre tête va reprendre bien vite sa place ordinaire, et tou sera comme si de rien n'était.

Serait-il bien possible !

Oh ! le succès est sûr, si vous suivez exactement mes conseils.

Cher docteur, comment pourrai-je vous prouver ma reconnaissance ? Rien au monde ne saurait payer un aussi grand service. Tirez-moi de la triste situation où je suis réduit, et cent livres sterling sont à vous.

Mon remède est infailible, et pourtant il serait sans succès si vous n'observiez pas strictement toutes mes prescriptions. Pour être plus sûr de notre fait, il faut que vous me promettiez que vous resterez au lit, les rideaux et les volets hermétiquement fermés.

Oh ! je vous promets tout ce que vous voulez. Mais quel est ce remède ? dites-le moi.

Pour le moment, impossible : une révélation imprudente pourrait devenir dangereuse,

Ai-je à redouter une douleur violente ? N'importe, je la supporterai. Je préférerais la mort à mon état actuel.

Vous n'avez rien à craindre : patience et docilité, et vous serez guéri.

Je vous crois : mais, enfin, ce remède...

Quand vous serez guéri, vous saurez tout ; je vous en donne ma parole d'honneur.

Doit-il opérer intérieurement ou extérieurement ?

De l'une et de l'autre manière à la fois. Le remède intérieur ne sera que préparatoire, le remède extérieur amènera la guérison.

Or ce remède était bien simple : trois pilules de farine de froment par heure ; un cataplasme de mie de pain appliqué sur le cou et destiné à amollir les parties environnantes ; puis quelques gouttes de laudanum ; telle fut la brillante découverte que je fis après de longues dissertations ; je toussai ; je m'interrompis à plusieurs reprises ; je me résumai enfin d'un ton doctoral, et je laissai mon malade intimement convaincu que sa tête allait bientôt se remettre en place. Cette conviction devait, je m'en flattais du moins, opérer seule toute la cure. Je promis de revenir le lendemain matin.

En sortant de la maison de N..., je risais comme un fou. Une dame de ma connaissance, qui m'aperçut donnant cours à cet excès de gaieté trop longtemps comprimée, répandit dans ma clientèle le bruit charitable que je me moquais de mes malades.

(A continuer.)

AVIS.

LE SOUSSIGNÉ informe respectueusement les MESSIEURS DU CLERGÉ qu'il exécutera toutes espèces de STATUES à des prix très-modérés et d'après une méthode nouvelle qui ne le cède en rien à la méthode employée jusqu'à présent dans les ateliers de ce pays.

St.-Vincent de Paul, 16 mars 1843.

VINCENNES CHARTRAND.

PERDUS.

Sur le chemin du Sault au Récollet près de la barrière du faubourg St. Laurent quelques papiers parmi lesquels se trouve un inventaire. Celui qui les aurait trouvés, est prié de les remettre à l'Evêché ; il sera récompensé par le propriétaire.

EXERCICE TRÈS DEVOT

St. Antoine de Padoue

LE THAUMATURGE.

Petit Volume nouvellement imprimé avec de bons caractères, se vend à la Librairie de

W. O. M. A. S. G. A. R. Y,

RUE ST. PAUL, VIS-A-VIS L'HÔTEL RASCO,
Et chez les différents Libraires de cette ville.

AVIS AUX ENTREPRENEURS.

LES personnes qui voudraient entreprendre la réparation de l'EGLISE DE ST. PHILIPPE, sont priées de faire des propositions à M. le Curé de cette Paroisse, auquel il devront en même temps présenter les garanties exigées en semblable circonstance.

MM. les Editeurs des journaux français de cette ville sont priés de reproduire *gratis* cette annonce pendant un mois.

Montréal, 24 février 1843.

LIVRES NOUVEAUX.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de LIVRES DE RELIGION, DRÔTES, MÉDECINE, LITTÉRATURE, &c &c. &c.

AUSSI,

IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.

Il se charge à l'ordinaire de préparer des RÉGISTRES de Paroisse de 12 à 400 feuillets.

E. R. FABRE.

Montréal, 18 Nov., 1842.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPRONTOZ, libraires de cette ville.

Prix des annonces :—Six lignes et au dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PTRE. DE L'EVÊCHÉ.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,